

Dans tout être humain, il y a une part de féminin.

Dévoiler cette part, c'est laisser vivre l'amour.



# *Chapitre 1*

## *Le sage*

Il y a de cela très longtemps, dans un pays lointain, sur une colline éloignée de la ville et dont l'accès était particulièrement difficile, vivait un sage.

En effet, l'étroit sentier qui conduisait à ces hauteurs arpentait une succession de rivières, de passages au-dessus d'étroites vallées ou en bordure de ravins profonds. Ce sage choisit un tel isolement, afin de pouvoir limiter le nombre de visiteurs.

Débutée une dizaine d'années plus tôt, sa renommée n'avait cessé de croître, de sorte que des gens de tout le pays s'étaient mis à converger vers son village afin d'obtenir ses précieux conseils.

Incommodés par ce raz-de-marée humain déferlant chaque jour dans leur village et saccageant involontairement les récoltes et jardins avoisinants, ses concitoyens lui avaient signifié qu'il devait partir pour le bien de tous. Voilà pourquoi depuis huit ans, ce sage vivait reclus dans un endroit à l'abri d'une trop grande affluence de gens en mal d'être éclairés.

Malgré tout cela, un nombre grandissant de personnes était prêt à accomplir un véritable périple pour obtenir ce qu'ils considéraient comme des conseils divins. Le sage acceptait de recevoir tout le monde, jeunes ou vieux, habitants du pays ou étrangers, pauvres ou riches. Du matin jusqu'au soir, il répondait patiemment aux questions de chacun. La seule règle qu'il avait établie était celle de n'avoir droit qu'à une seule question par personne.

Tous les sujets étaient permis, tel celui qui désirait savoir s'il devait faire confiance à un futur associé pour une question de commerce ; tel autre pour savoir comment régler un conflit familial qui durait depuis des lustres ; tel autre pour savoir à qui il pourrait donner sa fille à marier ; ou encore cet autre qui envisageait de vendre tous ses biens pour aller vivre dans un autre pays. Autant de gens, autant de questions.

Bien qu'il ait été d'une grande patience et d'une grande générosité avec tous, jamais personne n'eut le privilège de le rencontrer en personne. À tour de rôle, les gens devaient prendre place sur une tribune près d'une maisonnette et de l'intérieur de celle-ci parvenaient aux pèlerins les conseils «divins».

Un jour, un riche commerçant se présenta devant lui avec tout un cortège de serviteurs, ainsi que sa femme. L'homme avait voyagé pendant deux semaines pour obtenir un avis sur une question de vie ou de mort. Deux mois auparavant, alors qu'il était en voyage, un courtisan s'était présenté chez lui et avait tenté de convaincre son épouse de partir avec lui.

Les deux amants avaient commencé à se fréquenter clandestinement l'année précédente, s'échangeant des lettres

romantiques jusqu'à ce que le courtisan lui fasse la grande demande. Témoins de cela, un des serviteurs avait envoyé prévenir son maître, qui revint de voyage précipitamment pour veiller au grain.

— Noble sage, cet homme a tenté de soutirer mon bien en mon absence et je n'ai pas le choix de le condamner à mort, car il doit payer cet affront. Pour ma femme, je ne sais pas encore si je dois lui faire subir le même sort ou simplement la répudier.

J'ai besoin du meilleur avis qu'il soit possible d'avoir et, à moins d'être fou, tous savent bien qu'à travers le pays, c'est de toi que viennent les meilleurs conseils.

Le sage garda le silence pendant quelques minutes. Après quoi il dit, avec une voix calme :

— Homme, as-tu des champs ?

L'homme n'était pas certain de bien comprendre.

— Si j'ai quoi ? Des champs ? Bien sûr que oui mais je...

— Et dans ces champs, y cultives-tu quelque chose ?

— Bien sûr que oui, il faudrait être fou pour avoir acheté ces champs à grand prix et ne rien y faire pousser !

— Et qu'est-ce que tu y fais pousser dans ces champs, dis-moi ?

— Eh bien, j'y fais pousser des arbres, des orangers et dans d'autres champs j'y fais la culture du riz et dans d'autres...

— Et pour les orangers, d'où obtiens-tu les graines ?

— Euh, et bien cela m'a coûté très cher pour obtenir les graines de la meilleure qualité, sans compter tout ce que j'ai dû investir en soins pour le terreau dans lequel il a poussé ! Plus que pour des nourrissons, les soins que j'ai dispensés à ces semences pour qu'elles produisent des plants de la meilleure qualité.

— Et c'est tout ?

— Dieu du ciel non, il faudrait être fou pour s'être donné tout ce mal et s'arrêter là. Après que la graine a germé, il faut prendre un soin jaloux des plantes, puis des petits arbustes. Juste la bonne quantité d'eau, juste la bonne quantité de soleil, puis vient le temps des greffes.

— Donc, si je comprends bien, de la graine d'oranger à l'orange, il y a beaucoup de travail à faire. Mais cela arrive-t-il que malgré tous ces soins, un oranger ne produise pas ?

— Euh, mais oui, cela se produit parfois... mais j'ai un surveillant qui s'assure que mes serviteurs fainéants donnent les soins nécessaires quand je suis au loin.

— Mais malgré tous les meilleurs soins du monde, est-il possible qu'un arbre ne donne pas ce que nous attendons de lui ?

— Euh oui, il faudrait être fou pour croire que tous les arbres seront des réussites totales. La mère Nature a aussi son mot à dire dans tout cela. Même le plus vaillant des hommes doit s'incliner devant elle.

– D'accord, alors tu as toi-même donné la réponse à ta question.

Le commerçant était sans mot avant de balbutier :

– Je..je.. ne suis pas certain de comprendre...

– Au début de ta démarche de cultivateur d'orange, tu as acheté des graines. Si personne n'avait eu de ces semences, tu n'aurais pas pu en fabriquer toi-même. Ce que tu appelles mère Nature a d'abord fait un don qui permet aux hommes de l'échanger entre eux moyennant des biens ou de l'argent.

Donc tout a commencé avec un don et tout s'est terminé avec un don, celui de voir la pluie et le soleil, qui sont encore de riches présents, venir accomplir le miracle du fruit qui en résulte. Entre les deux, tu as travaillé pour honorer l'ensemble de l'œuvre qui produira le miracle espéré : des oranges au goût savoureux.

Le commerçant commença à s'impatienter :

– Bon, supposons, mais je ne suis pas ici pour discuter de culture avec toi, grand sage, mais pour régler le cas de ma femme !

– Oui, effectivement, mais c'est justement ce que nous faisons actuellement. Si, pour amener la graine à l'orange, l'homme doit miser sur une succession de dons qui viennent faire fructifier tous les nombreux efforts qu'il a investi, on peut donc dire « qu'à moins d'être fou », le sage insista légèrement sur ces mots, un cultivateur sait bien que sa récolte vient autant de ses efforts que du don de mère Nature.

Cette femme que toi tu appelles « ton bien », et que pourtant tu n'as pas mise au monde et dont la semence à l'origine est également un don ; pour cette femme à qui tu n'as pas appris à parler, ni à marcher, ni à chanter, que tu n'as pas ni nourrie, ni éduquée, ni veillé sur elle pendant des années, jusqu'à ce que de fille elle devienne femme ; cette femme que tu as simplement prise comme ta propriété comme si elle t'appartenait, alors que dans la nature tout est don et à plus forte raison quand il s'agit d'une autre de tes semblables, cette compagne était donc à tes côtés comme un don gratuit de la vie.

Le sage prit une pause avant d'enchaîner.

— Et même s'il s'agissait de ta fille qui aurait choisi de faire sa vie avec un autre homme que son mari, cette fille à qui tu aurais appris à parler, à marcher, à chanter, que tu aurais nourrie, éduquée et sur qui tu aurais veillé pendant des années, pour cette fille devenue femme, tu aurais le devoir d'honorer le don reçu en respectant la liberté de cet être qui, en fait, ne t'a été que prêté.

L'homme était figé de stupéfaction.

— Alors pour cette femme existe aussi ce droit de porter du fruit à tes côtés ou ailleurs si elle choisit de le faire, car la liberté est aussi un don qui nous a tous été donné et que nous devons honorer.

L'homme devint rouge de colère et tenta de se contenir afin de ne pas exploser face à ce qu'il interprétait comme un affront public.

— Mais elle m’a trahie et m’a couvert de honte face aux autres ! dit-il en haussant le ton.

— Si tu lui reproches de ne pas t’en avoir parlé, peut-on vraiment en vouloir à quelqu’un d’éviter de se faire mettre à mort ? Si tu lui reproches de préférer faire sa vie avec un autre plutôt qu’avec toi, peut-on vraiment forcer quelqu’un à aimer quand son cœur s’en est allé ?

Tout ce qui reste c’est du vent. La souffrance de l’absence peut rapidement devenir plus légère avec le temps, quand on aime vraiment quelqu’un au point de vouloir qu’elle soit heureuse, même si cela veut dire loin de soi.

Alors non, cette femme et cet homme ne méritent pas la mort et toi tu mérites bien plus que de devenir un injuste bourreau.

L’homme se mit à pleurer. Le sage ressentit de la compassion pour lui.

— Je te donne un conseil précieux : celle que tu as prise par insistance et que tu laisses partir en toute liberté ouvre la porte pour une autre qui viendra en toute liberté. Le cœur, quand il laisse libre, peut s’épanouir, s’enraciner et donner les plus beaux des fruits.

L’homme sécha ses larmes et s’en retourna pensif. Mais avant de partir, il dit à la femme qu’elle était maintenant libre. Celle-ci s’approcha de la maison où habitait le sage et le visage appuyé contre le grillage murmura :

— Merci de m’avoir libérée, merci de nous avoir évité la mort !

Le sage répondit :

— La vraie liberté est celle de ton cœur. Peu importe dans quels bras tu te trouveras, si ton cœur est aveuglé par tout ce qui brille, il ne sera toujours qu'un prisonnier en cavale.

La femme fut surprise de ces paroles et s'en retourna.

Le soleil se couchait et, comme à tous les jours, cela signifiait la fin des visites. Le sage ferma la fenêtre et entra à l'intérieur où il faisait déjà sombre. Il alluma une lanterne et la mit sur une table. La flamme prit progressivement de la vigueur et la pièce s'éclaira de plus en plus jusqu'à ce qu'on puisse y distinguer sa silhouette.

Ce sage dont les cheveux tombèrent sur ses épaules quand il les dénoua ; ce sage dont les mains si délicates et la peau qui semblait si douce ; ce sage qui, en s'approchant de la lumière, laissa à cette dernière le soin de dévoiler un si joli visage ; ce sage qui, à une époque où les hommes régnaient en maîtres, était en fait une femme.